Mises en texte de la pluriglossie dans la littérature coloniale

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3532>

DOI : 10.4000/praxematique.3532

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985

Pagination : 103-136

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Mises en texte de la pluriglossie dans la littérature coloniale », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 5 | 1985, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3532>

Paul SIBLOT
Université Paul Valéry
Montpellier III

MISES EN TEXTE DE LA PLURIGLOSSIE

DANS LA LITTÉRATURE COLONIALE

1.1. Toute production textuelle se trouve en société coloniale fortement contrainte par la relation de domination et de ségrégation inhérente au statut colonial. C'est en référence à cette situation, comparable selon P. BOURDIEU à un système de castes, que les discours prennent sens. L'absence d'intégration -au niveau historique, national, culturel, religieux, linguistique ...- entre ces "communautés" juxtaposées fait que leurs contradictions y prennent le plus souvent la forme d'un antagonisme radical, impliquant à terme la disparition d'un des protagonistes.

La littérature coloniale est représentation de ces conflits dans lesquels elle se trouve nécessairement engagée. Et cela d'emblée. Parce qu'elle est conséquence d'une conquête, elle ne peut légitimer son existence qu'en posant sa prévalence, c'est-à-dire en transposant au plan de valeurs essentielles un rapport de forces militaire. Ainsi est-elle d'abord, inéluctablement, celle du colonisateur se reconnaissant comme tel : elle est colonialiste. Par la suite, elle se nuance, se complexifie s'interroge. Des oppositions secondes s'ajoutent à l'affrontement principal, des stratégies suscitent des alliances et des solidarités sociales apparaissent, mais elles ne font que déplacer une tension conflictuelle omniprésente. Que ce soit dans de brutales polémiques, sous des euphémismes plus circonspects ou par leurs non-dits, les textes coloniaux présentent toujours les stigmates d'une dialectique exacerbée du Même et de l'Autre. Marqués de conflits culturels forcés à l'excès, ils accentuent jusqu'à la caricature leurs mises en scène linguistiques de l'altérité et de l'identité.

1.2.

Mustapha, 10 novembre 1952

Il y a deux villes dans Alger : la ville française, ou, pour mieux dire, européenne, qui occupe les bas quartiers...; la ville arabe, qui n'a pas dépassé la limite des murailles turques...

Entre ces deux villes, si distinctes, il n'y a d'autres barrières après tant d'années, que ce qui subsiste entre les races de défiance et d'antipathies ; cela suffit pour les séparer. Elles se touchent, elles se tiennent dans le plus étroit voisinage, sans pour cela se confondre ni correspondre autrement que par ce qu'elles ont de pire, la boue de leurs ruisseaux et de leurs vices. En bas, le peuple algérien est chez nous ; en haut, nous pouvons croire encore, à l'heure qu'il est, que nous sommes chez les Algériens. Ici, on parle toutes les langues de l'Europe ; là, on ne parle que la langue insociable de l'Orient. De l'une à l'autre, et comme à moitié chemin des deux villes, circule un idiome international et barbare appelé de ce nom de sabir, qui lui-même est figuratif et veut dire "comprendre". Se comprend-on ? Se comprendra-t-on jamais ? Je ne le crois pas (2).

Eugène FROMENTIN

Une année dans le Sahel

La réalité que le peintre consigne dans son journal de voyage est dénuée des mirages exotiques. Le regard porté pointé crûment le strict clivage colonial, dans la séparation spatiale ou la démarcation linguistique. Il note avec une rare justesse combien la configuration linguistique est l'exact indicateur de la réalité sociale. "Ici, on parle toutes les langues de l'Europe" : ancrage spatial et ethnique ("chez nous") du sujet dans le milieu cosmopolite de la colonie européenne de peuplement. "Là, on ne parle que la langue insociable de l'Orient" : mise en évidence de l'altérité qui se marque doublement dans l'incapacité à y repérer la diversité des langues et dans l'impossibilité à entrer en relation avec elle. On ne saurait mieux figurer la dialectique du Même et de l'Autre en contexte colonial. Mais dans l'entre-deux circule le sabir "idiome international et barbare", velléité de surmonter l'irrémédiable disjonction, symbole d'une douteuse compréhension.

Notations rapides, elles signalent l'importance de la représentation linguistique. Dans la mise en scène de la pluriglossie se projette une image de soi et des autres, la conscience que l'on a des groupes ethniques et de leurs rapports, se projette le problème central des écrits coloniaux. Or, tandis que la littérature algérienne de langue française efface systématiquement toute trace d'interférence des langues en contact, la littérature coloniale en Algérie en fait au contraire un usage abondant et ostentatoire.

Les raisons du refus paraissent aisément compréhensibles. Il s'agit de récuser l'objet de dérision qui est désigné comme "charabia" pour affirmer une compétence dans la langue dominante du colonisateur et se poser en égal. Celles de l'exhibition sont moins évidentes car le fait peut paraître, à première vue, en contradiction avec l'idéologie coloniale. Quel est l'enjeu de ces productions textuelles ? Qu'est-ce qui se joue dans ces mises en scène ? Nous allons tenter d'apporter quelques éléments de réponse à ces questions en précisant toutefois qu'il ne peut ici s'agir d'une appréciation d'ensemble. La littérature coloniale sur l'Algérie comporte plusieurs milliers de titres et si l'on prend en considération l'ensemble de la formation discursive coloniale, il faut envisager quelques dizaines de milliers d'ouvrages. On s'en tiendra donc à quelques exemples typiques :

- 1 - Cagayous, ancêtre fondateur reconnu comme le porte-parole légitime du "pataouète".
- 2 - Les fables de Si Kaddour, recueil disparate de récits censés illustrer le Sabir algérien.
- 3 - Une note de L'été à Alger; de CAMUS, dont le nom couronne et dépasse la littérature coloniale en Algérie.
- 4 - La Parodie du Cid, qui passe pour l'oeuvre de référence de la "culture Pied-noir".

Mais avant d'aborder l'examen des textes, il nous faut essayer de préciser la confuse terminologie utilisée pour désigner les systèmes linguistiques en interférence qui y sont représentés.

ARGOT, SABIR ET PATAOUETE

2.1. On parle souvent d'argot pour caractériser la langue employée dans les représentations textuelles de la pluriglossie. La dénomination se justifie de ce que les figures mises en scène appartiennent souvent à la petite truanderie ; ainsi des personnages de Cagayous ou de ceux cités par CAMUS. Cela peut aussi tenir à une pratique limitée à un groupe restreint : celui des casernes et des campements militaires pour les Fables de Si Kaddour. Mais aucun de ces deux cas ne concerne la Parodie du Cid et nulle part n'apparaît la fonction cryptique caractéristique de l'argot. Cependant, comme pour celui-ci, on relève que les

particularismes portent plutôt sur le lexique alors que la syntaxe demeure celle, altérée, du Français. Enfin, ainsi que l'argot, la langue utilisée est marquée de connivence ; elle est, selon la formule de P. GUIRAUD, "Signum social ". Reste à savoir de quoi. La définition de l'argot ne nous livre pas de réponse car il ne s'agit pas ici d'appartenance à une catégorie ou à un "milieu". Les similitudes avec l'argot demeurent donc partielles et classer l'ensemble des textes sous cette définition générique revient à effacer la diversité de leurs fonctionnements.

2.2. On parle également de *sabir*. Ce qui peut a priori paraître mieux fondé puisque les traductions langagières rapportées sont l'effet de contacts de langues. De surcroît, "le type même du *sabir* est la *Lingua franca*" (3) c'est-à-dire la langue que les Croisés (uniformément appelés Francs au Moyen Orient) utilisaient dans leurs échanges avec les Sarrasins. Attestée dès le XIII^e siècle et parlée dans les ports méditerranéens jusqu'au XIX^e siècle, elle était un mixage rudimentaire de langues romanes, de grec, de turc et d'arabe employé pour les transactions commerciales. Elle fut également en usage dans les états barbaresques pour les échanges entre maîtres et esclaves et servit de langue diplomatique aux régimes d'Alger et de Tunis. On attribue au Chevalier d'Arvieu en poste dans cette dernière ville la séquence de la turquerie du Bourgeois Gentilhomme dans laquelle apparaît du *sabir* : "Se ti *sabir*, ti *respondir* ; se non *sabir*, *tazir*, *tazir*". Le terme de *sabir* permet ainsi de doter les représentations coloniales des mélanges de langue d'antécédents et de leur conférer un semblant de légitimité historique.

En fait, il y a confusion dans l'assimilation à la *lingua franca* du *sabir* de l'époque coloniale. Les conditions de l'échange linguistique ne sont plus celles des ports méditerranéens et c'est un tout autre état qui prévaut, précisé par BLOCH et WARTBURG, lorsqu'ils définissent dans leur dictionnaire étymologique, le *sabir* comme un "jargon mêlé d'italien, d'Espagnol, de Français, d'Arabe que parlent les indigènes du Nord de l'Afrique quand ils veulent converser avec les Européens". A la date donnée pour la première apparition du terme, 1852, la conquête militaire de l'Algérie poussée jusqu'au Sud est pratiquement achevée. La période correspond à une active politique de peuplement européen. Le rapport des langues en circulation est alors caractérisé par des situations de diglossie dans lesquelles la langue officielle de l'occupant, le français,

imprime sa domination en s'imposant aux locuteurs non-francophones comme la langue cible. C'est dans le cadre de la hiérarchie du rapport colonial qu'un nouveau sabir surgit pour répondre à des besoins de communication bien plus larges que ceux autrefois pris en charge par la lingua franca. Et alors que le fonctionnement de cette dernière était bi-latéral, la langue élaborée dans le nouveau contexte résulte principalement d'un effort contraint de reproduction, par le dominé, de la langue du colonisateur : elle tend à devenir unilatérale.

Il est donc non seulement erroné d'assimiler le sabir des écrits coloniaux à la lingua franca, mais encore faut-il plus exactement parler de pseudo-sabirs, instables et variables selon les locuteurs.

2.3. A côté des pseudo-sabirs produits par les autochtones, il y en eut d'autres, internes à la colonie européenne dans laquelle régnait la pluriglossie. Au sein de la communauté française, déjà, le Français est loin d'avoir été exclusif. Ainsi Fromentin se plaint-il de n'entendre parler que provençal aux relais ou dans la diligence qui le transporte à travers le Sahel. Mais il y eut surtout une grande diversité d'origine dans le peuplement européen où les étrangers furent majoritaires. Commentant les résultats du recensement de 1899, le Gouverneur Général de l'Algérie déclarait à propos de la colonie de peuplement : "si l'on compte comme le font les Français d'origine, par race, on trouve 275 000 Français d'origine, en présence de 346 000 personnes qui ne le sont pas". Or les immigrants européens en nombre important (Espagnols, Italiens et Maltais) conservaient l'usage de leur langue, jusque dans le domaine public. La presse locale dénonça régulièrement la situation sur le thème du "péril étranger" et provoqua une enquête parlementaire. Celle-ci constata qu'en Oranie, où l'on dénombrait en 1891 102 000 Espagnols pour 78 000 Français, les débats des édiles se déroulaient en Espagnol.

Un conseiller municipal d'Oran argumenta : "L'espagnol n'est ici que le patois des Algériens d'origine espagnole, comme le provençal est le patois des Algériens originaires de la Provence".

C'est dans les conditions de cette grande diversité ethnique et de la variété linguistique conséquente que sont apparus les éphémères pseudo-sabirs internes à la colonie européenne. On les désigne,

globalement, du terme unique de pataouète dont l'origine demeure obscure ; l'étymologie d'ordinaire invoquée de pataquès semblant par trop savante.

2.4. L'évolution linguistique et le cours de l'histoire ont bouleversé et effacé ces situations linguistiques. L'imposition systématique de la langue officielle et de la culture dominante, au travers en particulier de l'appareil scolaire, a diffusé une pratique de plus en plus normée du français. Et l'on peut considérer que, dès la seconde guerre mondiale, l'assimilation au fil des générations des diverses composantes de peuplement colonial avait entraîné une quasi disparition du pataouète. La migration vers la France a clos le processus. Les populations algériennes avaient elles aussi, notamment dans les villes, subi à moindre échelle les effets de la politique scolaire. Le départ des européens, l'institution d'une langue nationale et l'évolution du Français vers un statut de langue technique et scientifique ont aboli les conditions et l'usage des pseudo-sabirs de la période coloniale. Ces pratiques langagières ayant été exclusivement orales, la matière linguistique première a aujourd'hui disparu et il n'en reste de trace que littéraire.

Le seul essai méthodique de description dont on dispose est la thèse soutenue en 1960 par A. LANLY sur Le français d'Afrique du Nord. En dépit de sa richesse, cette précieuse étude linguistique fait problème. Elle ne prend pas en considération la date de collecte des informations quand celle-ci est un élément décisif pour une situation instable, en rapide évolution. Elle n'accorde que peu d'importance à la localisation géographique bien que l'introduction ait noté la répartition très inégale des composantes du peuplement européen ; situation qui, à l'évidence, impliquait des pseudo-sabirs distincts selon l'origine des locuteurs et l'implantation de leurs groupes. Les appartenances ethnique et sociale inégalement relevées, ne sont pas l'objet d'analyses différentielles. Enfin, les documents sont principalement empruntés à la production littéraire. Or, ce passage à l'écrit de pratiques langagières qui furent exclusivement orales est exceptionnel ; il ne répond pas à un besoin pratique, objectif de communication et ses finalités n'ont rien de celles de l'enquête linguistique. Les textes littéraires ne peuvent ici fournir de faits linguistiques, mais seulement des faits de représentation linguistique.

Aussi notre intention n'est-elle nullement de tenter un hasard-exposé rétrospectif de ce que furent réellement les situations de pluriglossie en société coloniale. Nous examinerons seulement quelques unes de leurs spectacularisations littéraires.

CAGAYOUS : UNE ELABORATION IDENTITAIRE (4)

3.1. Le choix de Cagayous s'impose comme celui du premier texte littéraire connu en pataouète. A ce titre, et en raison du succès populaire de son héros, l'oeuvre a par la suite été considérée comme fondatrice de la littérature coloniale en Algérie. Et c'est sous son parrainage que s'est formé le premier courant littéraire, le mouvement algérieniste.

Sous le pseudonyme de MUSETTE qui signait la production, se cachait Auguste Maurice Victor ROBINET (1862-1930), fils d'un typographe-traducteur-écrivain-public établi à Alger dans le quartier de la Marine entre ceux de Bab-el-Oued et de Bab-Azoun. Ce modeste et consciencieux fonctionnaire de l'Assistance Publique était aussi à ses moments de loisir un chroniqueur. Il faisait paraître dans un journal local, Le Turco, des billets humoristiques animés par un personnage, Cagayous, dont la traduction du nom occitan ou catalan en "chassieux" occulte l'explicite actualisation de la racine latine "cacare". La soudaine célébrité de cette figure conduisit l'auteur à publier de petits fascicules hebdomadaires illustrés dont la vente dans les kiosques d'Alger s'épuisait en quelques heures. Un premier volume les réunit en 1896 sous le titre : Cagayous, pochades algériennes. La production, plus ou moins régulière, cessa en 1920 après avoir totalisé une vingtaine d'ouvrages.

Les intitulés Les amours de Cagayous (1896), Cagayous anti-Juif (1898), Cagayous à la caserne (1899), à la mairie (1902) signalent le récit anecdotique de banales mésaventures, dévidées au jour le jour sous la forme de feuilletons. A la tête d'une bande de lascars en quête d'un mauvais coup ou d'une bonne blague, Cagayous, "Le plus grand voyou d'Alger", sévit sur un territoire circonscrit aux bas-quartiers de la ville européenne, près du port, où se déverse le flot cosmopolite des immigrants. La narration des exploits de la clique se résume en une

formule : les aventures de pieds-nickelés pieds-noirs. L'intérêt du texte est ailleurs, dans la langue mise en oeuvre, illustrée par l'extrait suivant.

3.2.

L'onque à Çuilà-qu'il-a-la-calotte-jaune qu'il est pluss embrouilleur et le plus sortier de la Carrière, quand même il est lahaouère et qu'il a le rhumatisse en dessous le pied, chaque coup qu'y a plan y fait des misères à le peuple.

En dessous la maison qui reste, y a juste une fontaine de l'ancien temps que le tuyau y passe en dedans la cave qu'en dessus c'est sa chambre. Je sais pas comment y s'a engantché un morceau de caioutchou vec le tuyau que le bout y sort dehors tout droit, comme y veut y lâche l'eau.

Lui, y régarre par un trou qu'il est à la fenêtre. Quand y s'annonce un Arabe vec la cruche, zac ! y ferme. L'Arabe qui comprend rien y rouspète comme un voleur. Quand y sort la cruche, zac ! oilà l'eau qu'elle pisse fort. Quand y se la met vite en dessous pour se la remplir, zac ! y ferme ! A force, à force, l'Arabe y f... le camp en g... et en jetant de la crachat dessus le Diable.

Quand y s'amène une femme qu'elle a la malafatche, rien y donne.

Des fois y laisse que ça coule doucement, doucement, comme si ça serait de l'huile, et après, quand un y s'abaisse pour voir si c'est bouché, dzzz ! il y lâche un pourpe niméro un dessus le portrait.

Une fois, une Juive vieille qu'elle ressemble un perroquet, elle s'a apporté une gargoulette pour boire la mahia ; alors, lui, il a coulé l'eau chaude, vec le sel dedans.

Fou on vient, pourquoi aucun y connaît que c'est l'onque à la Calotte jaune qui fait tout ça.

3.3. Toujours pris en charge par Cagayous à la première personne, le texte offre de nombreux traits d'oralité. Ici les formes expressives de l'onomatopée (zac ! dzz !) et du redoublement (à force, à force - doucement, doucement). Les altérations phonatoires le font de façon la plus massive : aphérèse (vec - oilà), syncope (l'onque, zhumatisse, régarre), apocope (y pour il), amvissement (çuilà - ya), épenthèse de glide dans des hiatus (dehors -caioutchou), passage d'une liquide vocalique à une liquide consonantique par amvissement régressif (pourpe) ...

Le relevé n'est pas exhaustif. Il suffit toutefois à mettre en évidence le trait commun d'un relâchement articulatoire. A cela l'échantillon retenu ajoute deux occurrences de modifications vocaliques que l'on peut considérer comme caractérisation stéréotypée de locuteurs hispanophones (régarre, fénêtre) ou arabophones (niméro).

Au plan syntaxique, les altérations sont tout aussi nombreuses. Le système complexe des constructions relatives subit une forte simplification substituant l'unique que/qui à l'ensemble des pronoms relatifs compléments : la maison qui reste (où, dans laquelle) - Le tuyau que le bout (dont) - La cave qu'en dessus (au-dessus de laquelle). Les conjonctives sont également mises à mal : comme y veut (de sorte que lorsqu'il le veut) - pourquoi aucun (parce que personne). Un pronom de soutien apparaît le plus souvent (alors lui il - L'onque qu'il est pluss - La femme qu'elle a). Des constructions pronominales opèrent un renchérissement similaire (y s'a engantché - y se la met vite en dessous pour se la remplir). L'article défini remplace généralement l'indéfini (il a le rhumatisme), ignore le partitif (il a coulé l'eau chaude) et la contraction (des misères à le peuple). La recension peut être prolongée : inversion de l'ordre phrastique (rien y donne - fou on vient), perte de l'adverbe de négation (je sais pas), emploi presque exclusif du présent de l'indicatif ; mais si un conditionnel vient à surgir, c'est nécessairement après si (si ça serait ...).

Bien qu'indicatif le relevé permet quelques constats. Comme au plan phonétique, les altérations notées sont celles que l'on trouve dans le français dit populaire. On peut aussi repérer une incidence plus précise des langues en contact ; ainsi dans le "pourquoi", le "por qué" espagnol, ou dans l'absence de vocalisation du "l" (à le peuple). L'influence de l'espagnol "a lo" et peut-être de l'arabe "al". L'examen du vocabulaire corrobore ces remarques.

A côté d'un fond courant dans lequel apparaissent des registres que l'on pourrait selon l'usage définir comme familier (rouspéter, s'amener, dessus le portrait) ou vulgaire (foutre, gueuler, pisser), on trouve quelques occurrences plus singulières :

- "il est Lahaouère , de l'arabe [əɛwər] (borgne) auquel s'est agglutiné l'article.

- "y s'a engantché", de l'italien gancio ou de l'espagnol gancho (hameçon) qui donne enganchar. De plus l'influence sémantique d'emmancher s'avère ici manifeste.
- "une femme qu'elle a la malafatche" de l'italien mala faccia ou de l'espagnol mala facha (sale gueule).
- "pour boire la mahia"; de l'Arabe [el mahja] (eau-de-vie).

Il s'agit là d'emprunts lexicaux aux principales langues avec lesquelles le français se trouve en contact dans l'Algérie coloniale (arabe, espagnol, italien) et qui constituent la singularité de sa position. Ce sondage phonétique, syntaxique, lexical montre que la langue de Cagayous présente des altérations que l'on retrouve pour la plupart dans le français dit populaire ; la particularité tenant ici à une exceptionnelle accumulation où se révèle le procédé littéraire. Ce tissu très dense de variations n'est jamais pour le lecteur francophone un obstacle à la compréhension, hormis quelques termes que des notes infrapaginales explicitent dans les rééditions. Cela justifie l'apparition d'un lexique dans l'anthologie des histoires de Cagayous réalisée par G. AUDISIO en 1931 pour les éditions Gallimard. Ces termes, somme toute peu nombreux en regard de l'ensemble du vocabulaire, assument pourtant une fonction décisive.

Les praxèmes sont ici susceptibles d'un double fonctionnement. Méconnus, ils ne peuvent délivrer de sens et imposent au lecteur le recours au lexique ; ils constituent par là une marque d'altérité. Connus et producteurs de sens, ils offrent l'occasion d'une connivence, d'une participation à une circulation de sens que l'on sait limitée et spécifique à un groupe particulier, dont le lecteur se trouve partie prenante du fait même que la production de sens a opéré. Ils sont alors signes d'identité. Ces marqueurs de pluriglossie sont le trait le plus manifeste, l'exhibition de ce qui fit l'originalité et la popularité de l'oeuvre de MUSETTE.

3.4. Les Algérienistes ont voulu voir dans la narration des farces de Cagayous un récit picaresque. Le qualificatif a par la suite été repris avec constance. Une heureuse paronymie permettait de substituer avantageusement au pittoresque de la couleur locale une catégorisation porteuse d'une flatteuse référence littéraire. Le parallèle n'est pas sans similitudes effectives. Tout comme le picaro, cet "hidalgo à rebours"

vivant de grivèleries et d'expédients sordides, Cagayous évolue dans un univers interlope. Et sans atteindre à l'inversion systématique des valeurs qui caractérisent le pïcàro, c'est dans une vulgarité revendiquée qu'il entend lui aussi conquérir ses titres de noblesse. Mais la référence picaresque répond à une bien plus déterminante raison. De part son ancrage hispanique, elle confère au texte un trait distinctif en regard de la littérature française. Or telle est la principale visée du texte.

Que Cagayous naisse à la popularité en 1895 n'a rien de fortuit. La période est celle d'une crise diversement interprétée comme "crise économique", "crise de colonisation", "crise de croissance", ou , de manière à la fois évasive et pertinente, "crise de l'Algérie". L'année est celle de l'affirmation d'une revendication autonomiste qui atteindra son point d'extrême violence en 1898, lors d'émeutes anti-juives à propos desquelles les historiens parlent de "révolution manquée". La conviction générale chez les colons d'une totale méconnaissance des problèmes réels par les autorités parisiennes, de leur condescendance à l'égard des récriminations de la colonie, suscita des dénonciations de plus en plus virulentes de la tutelle métropolitaine. Le ressentiment à l'encontre de la France se conjuguaît en bonne dialectique avec le sentiment d'une altérité de plus en plus énergiquement revendiquée. En 1895, prenant exemple du séparatisme cubain et de l'insurrection américaine, le mouvement d'opinion se dénommait "parti algérien" et en appelait à "Algérie libre". Ainsi un leader socialiste annonçait : "l'âme algérienne se constitue peu à peu" ; "demain ou après demain, l'Algérie sera simplement algérienne". Le caractère nationaliste de la prophétie était si net qu'il valut à l'auteur, en raison du titre arabe du journal, l'Akhbar, de passer plus tard pour un précurseur du mouvement anticolonial de libération. Les motivations du mouvement étaient donc celles d'une exigence d'émancipation et pour les plus radicaux d'une sécession.

C'est dans ce contexte historique que Cagayous accède à la célébrité en devenant l'effigie des sentiments nationalitaires de la colonie européenne. Lorsqu'on lui demande "Êtes-vous Français ? - Algériens nous sommes !" répond-il avec superbe et il se fait le porte parole d'un sujet collectif se dénommant "nouzautres, Algériens" (5), dont il excite le chauvinisme :

"Citoyens antitout !

C'est dimanche qu'on vote pour se soigner le député de Alger. Entention ! le député de Alger y faut qui ressemble au peuple d'ici, oussinon c'est la contrebande. Faut qu'i soye costo, courageux, louette et tout. Faut qui comprend tout ça qu'on dit en arabe, en apolitain, en maltais, en maltais, en juif, en spagnol et en français naturel. Faut qui rouve l'oeil qu'on le met pas à son pays. Faut qu'il empêche que les Algériens y tirent trois ans à la caserne ... / ... / Vive nous !"

3.5. Le discours explicite demeure cependant l'exception. C'est au travers des comportements, des goûts vestimentaires, des rites familiaux, des pratiques sociales que s'affiche dans un brassage de cultures méditerranéennes la représentation du sentiment identitaire auquel Cagayous donne corps. Mais l'ethnotype ainsi incarné se pose d'abord en s'opposant à d'autres figures.

La bande des malandrins s'en donne à coeur joie aux dépens du métropolitain, toujours godiche, toujours à contre-temps, dindon désigné de la farce. Elle assouvit en coup pendables qui ridiculisent le "Français de France" récemment débarqué, la rancœur ambiante contre le pouvoir central.

La figure du Pied-Noir (6) s'oppose aussi à celle de l'Arabe; de façon plus radicale, comme un plein à un vide. L'omniprésence de Cagayous et de ses comparses n'a d'égal que l'absence presque totale de représentants de la majorité de la population de l'Algérie. Refoulés dans la fonction d'éléments annexes du décor, leurs silhouettes hâtives ne sont que rarement promues au rang de victimes de quelque méfait. On peut l'expliquer de ce que le territoire de Cagayous est celui de la ville européenne où la présence de l'autochtone est rare, passagère le plus souvent. Il semble plus décisif de rappeler les pertinentes remarques de Frantz FANON ou d'Albert MEMMI sur la transparence, l'invisibilité du colonisé sous le regard colonial.

Mais c'est en direction du Juif, figuré selon les poncifs d'une caricature antisémite conventionnelle, que Cagayous exprime sa plus virulente agressivité. Et l'hostilité dont cet ethnotype est l'objet n'est pas seulement verbale. Bien que le discours récupère la polémique de l'affaire Dreyfus et le propos doctrinal de l'antisémitisme, c'est en Algérie même que l'anti-judaïsme de Cagayous trouve sa

détermination. En dépit d'une intégration à l'économie coloniale et d'une assimilation à la culture française largement engagées, la communauté israélite maintenait à la fin du siècle passé un particularisme marqué. Par leur langue, leur tenue vestimentaire, leurs rites et moeurs, leur pratique endogamique ... Les Juifs maghrébins demeuraient les orientaux aux yeux de la colonie européenne. Dans la proximité de la cohabitation urbaine, ils restaient des "indigènes". Il y avait juxtaposition et non incorporation ; situation normale pour une société au principe de laquelle se trouve une ségrégation raciale de fait. Mais la nationalité et la citoyenneté françaises collectivement attribuées en 1870 à la communauté israélite par la Métropole avait conféré à des "indigènes" une égalité en droit qui attentait aux hiérarchies constitutives de l'ordre colonial. Et lorsque la colonie européenne a tenté d'affirmer une identité pour se constituer en entité politique, elle l'a fait dans le rappel des bases intangibles du statut colonial.

Dérision du Français de France, expulsion du Juif, néantisation de l'Arabe, ces rejets gradués des figures, en regard desquelles l'ethnotype Pied-Noir se situe et se constitue, balisent par antithèse l'espace positif que Cagayous et ses acolytes occupent.

3.6. On ne peut envisager d'en faire ici l'inventaire. Les patronymes et les professions avouées de la clique suffisent à livrer la principale caractéristique de ce microcosme : "CALCIDONE, pêcheur des oursins; FELISQUE, balieur à la mécanique ; EMBROUILLOUN, naturalisé ; LE COURRO, espatéro ; CASCARELLA, OUACCO, TORTEMAGO ..." C'est un échantillon de la "plèbe néo-latine" appelée par les indépendantistes à se constituer en "peuple algérien". Il est significatif que la devise de ces derniers, reprise de l'épopée garibaldienne, ait été conservée dans la langue d'origine : "L'Algérie farà da se". Et le leader du mouvement, Massimiliano Milano, devenu maire d'Alger sous le nom de Max Régis a rêvé de pourvoir un jour régenter une Algérie latine.

Si Cagayous a, selon la formule des Algérianistes, incarné "l'âme de la patrie algérienne", c'est qu'il a, dans sa bâtardise revendiquée, affichée le trait fondamental de la colonie de peuplement et offert au public algérois une image gouailleuse et vindicative de lui-même au moment où celui-ci cherchait à s'émanciper. L'étalage par le

texte de la pluriglossie participe de l'essai d'individualisation de ce groupe social. Le lexique d'environ 300 mots établi par AUDISIO livre, outre quelques termes de maltais et de portugais, la répartition suivante :

Castillan	77	Italien	36	Occitan	28
Catalan	32	Napolitain	9		
Valencien	27				
	136				

La composition du vocabulaire de Cagayous, que ROBINET a indiquée comme délibérée, reproduit les composantes du peuplement colonial. Cette résultante d'une grande diversité de pseudo-sabirs, variables selon l'origine et le degré d'acculturation des locuteurs, n'a pu être obtenue qu'au prix d'une forte abstraction. Et l'homogénéisation de la variété individuelle des pratiques langagières est précisément la fonction du texte de Cagayous. En objectivant et en normalisant dans l'écrit la parole des sujets, il leur donne une unité pour en faire, ou tenter d'en faire une langue : celle que l'on définira comme "le pataouète, langue officielle des pieds-noirs, propos-pourri d'Espagnol, d'Italien, d'Arabe mais surtout de Français à part entière" (7).

Reste le statut de l'arabe. La quarantaine de termes relevés dans le lexique comporte une forte proportion d'insultes ou d'expressions scatologiques et il semble difficile d'y voir les traces d'un réel effort d'intercompréhension. Cependant, à l'inverse des emprunts aux autres langues, ceux-ci ne trouvent pas d'expression correspondante dans les figures de la narration. Dans la trentaine de noms de la bande de Cagayous, un seul peut être identifié comme arabe. Encore n'est-ce là que la simple mention d'un chevrier qui n'accède pas au rang de personnage. Le patronyme, HACHOMOC de [ahɔmuk] (je n'.... ta mère), indique suffisamment l'estime qui lui est accordée. Il s'agit bien là encore d'un marqueur de pluriglossie dont la connotation péjorative est révélatrice des valeurs investies par l'idéologie coloniale dans la représentation linguistique.

FABULATIONS EN SABIR

- 4.1. "Nul ne se fait le défenseur d'un sabir, même fréquemment utilisé ; nul ne lui porte de sentiment de loyauté /.../ Personne ne tente de le codifier et encore moins de le normaliser, nul ne se soucie de ses possibilités d'avenir" (8).
"Il ne vient à l'idée d'aucun francophone en Afrique du Nord de s'exprimer normalement en sabir" (9).

L'existence d'historiettes, de fables, de récits en sabir dont il demeure des recueils semblerait contredire l'appréciation des linguistes, dans la mesure où elle témoigne d'un intérêt suffisant pour que ces pratiques orales aient été promues à l'écrit. L'analyse de ces textes paraît d'emblée problématique. Elle l'est aussi pour des raisons factuelles. Le corpus dont nous disposons est limité et le document principal constitué par une anthologie récente des "Fables de Kaddour", sans signature, qui ne livre ni les sources de la compilation, ni les critères du choix (10). Les textes comportent en outre de nombreuses coupures et leur examen atteste une contribution de plusieurs scripteurs. Cette hétérogénéité est-elle le fait d'une sélection pour l'édition récente ou celui des matériaux originaux ? On donne d'ordinaire pour auteur des fabliers les plus connus (Les Sabirs, Tunis 1931 - Fables et contes en Sabir, Alger s.d.) un universitaire français, MARTIN, caché sous le pseudonyme anagrammatique de Kaddour BEN NITRAM. Cette fort imprécise indication laisse dans l'obscurité les conditions de circulation des écrits et celle de leur oralisation. Quelles étaient les circonstances de la mise en scène, ses acteurs, son public ? Dans l'incapacité où nous sommes actuellement de répondre à ces questions, nous ne pourrions donc formuler que des hypothèses sur le fonctionnement de textes, dont la fable suivante offre un exemple typique .

4.2.

Li Corbeau y li Chacail

[FABLE IMITÉE DE LA FONTAINE]

On jor, Mosio Corbeau
Qui z'iti sor on z'abre, tôt afi r'en haut
Y gardi dans son boche on fromage
(Ji crois qui l'a voli dans l'village.)

Mosio Chacail qui viendra por prom'ner,
Y dira : « — Ji trovi, pour ji biann dijourner ! »
Alors y viendra à còti di corbeau,
Y loui dit : « — Comme vos ites beau !!
» Vos avi one bile calotte,
» On bil gili, one bile capote ;
» Y ji croire qui si vout chanson,
Y sont di mimes zitoff' qui vout pantalon
» Vos ites li soltann dit cit itablisement. »
Li Corbeau qui son biann content,
Il ovrir son boche one moment,
Por ji chante one chanson di la Fabourite.
Ma mosio li Chacail, y son corir biann vite
Afic on grann corage !!!
Por trapi li fromage,
Qui son tombi.
Apri ? y s'a sovi.
Li corbeau y ristrat tot à fi coillion.
Ma bientôt y dira : « — Cit Chacail cit oun Jouif!
« J'ti va fir pitition,
» Por responsabiliti coulictif. »

4.3. Le premier constat est celui des transpositions qui, substituant le chacal au renard ou le sultan au roi, ancrent la narration dans un référent algérien. Sollicité dans tous les textes, le procédé porte sur des traits culturels stéréotypés. Ainsi ce distique dans Li chacail y li piti moton :

"Ti mitra bornousse rouge, afic one bile chachia
Por marchi por la route, y fir fantasia"

Ou bien encore cette invitation du "Rat d'El Bled"

"Y loui di : - Vian yaouled
Moi ji fir ti bian contan
Ti viendra dans ma mison
On bon couscous ti mangeras!"

Le second constat est celui de la surcharge d'altération phonétiques marquant, de façon fort conventionnelle, là encore, l'articulation d'un locuteur maghrébin. La délabialisation du [ɥ] en [u] (loui) ou du [Y] en [i] (di corbeau), en est un trait connu. L'intention est plus manifeste dans la fermeture presque systématique des apertures vocaliques :

ɛ > i	vos ites - fir - mimes zitoff'
e > i	à cōti - son tombi - on gili
ə > i	ji - li
œ > u	dijouer
o > u	coulictif - fabourite
ɔ > u	vout pantalon

Pourtant l'ouverture inverse est également attestée d'abondance pour les voyelles postérieures :

u > ɔ	jor - por
u > o	promner - boche

Cette apparente incohérence pourrait être mise au compte du fatras d'une transcription de haute fantaisie, si cette ouverture ne passait pour caractéristique des berbérophones. Il en va de même de celle de la nasale semi ouverte $\tilde{e} > \tilde{a}$ renforcée d'une nasalisation supplémentaire : "bien" donnant $[bj\tilde{a}n:]$ face au $[βj\tilde{e}n]$ d'un arabophone. La mise en scène d'un "kabyle" dans la plupart des récits et la mention de nombreux toponymes (Arbatache, Minirville, Dellys, Balistro, Tizi Ouzou ...) situés dans les contreforts ou les massifs de Kabylie attestent un ancrage dans une aire du berbère. Le titre distinctif de "Conte arabe" adjoint aux récits référés à d'autres territoires le confirme.

Les altérations phonétiques signalent donc le pseudo-sabir d'un berbérophone. Le projet comporte cependant bien des contradictions. Au plan syntaxique, on relève à côté d'une réduction fréquente des verbes à l'infinitif une surprenante maîtrise des temps et modes verbaux qui va jusqu'à inclure quelques subjonctifs. Simples le plus souvent, les

phrases n'excluent pas pourtant des constructions complexes qui s'avèrent alors bien plus conformes à la norme que dans le pataouète. L'hétérogénéité des niveaux de langue utilisés en comprend certains qui ne peuvent avoir été ceux de l'orateur supposé : sur fond de français populaire, les grossièretés mixant les domaines culturels (Vatan, in al oual-dik, bogri di salopri. Ispice di gran salti qui bouf li chiane porì ") côtoient des praxèmes dans lesquels s'impriment des praxis citadines, administratives, scientifiques (gibus, responsabiliti, cholor tropical) ou qui relèvent de registres plus élevés pour noter des nuances psychologiques (assentiment, disgriment). Les emprunts sont limités et, paradoxalement, ne concernent pas le berbère. A l'évidence, ils ne correspondent pas au vocabulaire du locuteur présumé mais à celui du scripteur empruntant à la langue vernaculaire de l'Algérie. On n'y trouve nulle originalité; en plus des mots arabes que le Français avait anciennement assimilés (pacha, sultan), apparaissent ceux que la langue contemporaine a conservés (barda, caïd, gourbi, kif-kif, toubib ...).

A ces contradictions, la représentation d'un pseudo-sabir ajoute de radicales impossibilités linguistiques. Celle par exemple qui consiste à faire parler d' "Algir" alors qu'il s'agit là de l'altération française d'"El Djezaïr". De même, parler de "Barberousse" revient à évoquer le corsaire selon une vision française qui reprend en l'altérant la dénomination connotée d'affectivité de [paʁa:ahrudʒ] "Grand'père EL Aroudj", fondateur de la Régence. Impossibilités culturelles également celle qui dans Li cochon, li chivre y li moton, montre un paysan kabyle conduisant ce bétail au marché ou celle qui en fait parler un autre de Chambertin. Impossibilité historique encore qui, en guise de morale, fait proclamer au narrateur : "Moi jì souis publicain. Vive la liberti !" Mais c'est dans l'expression littéraire que l'artifice s'affiche le mieux.

4.4. Le choix du genre de la fable présente pourtant un semblant de crédibilité. L'apologue est en effet considéré comme une forme narrative primitive dans laquelle s'est exprimée "la sagesse des nations". Et la figuration animalière, proche de l'animisme, constitue elle aussi un fonds universel à travers lequel les récits ont circulé d'une culture à l'autre. Ainsi les fables attribuées à ESOPE, provenaient d'une tradition orale aux origines les plus diverses. On sait que LA FONTAINE y a

largement puisé, qu'il a aussi emprunté au recueil hindou du Pancha Tantra et aux poésies persanes, de SAADI notamment. Toutes ces raisons expliquent que l'appareil scolaire français ait trouvé dans l'oeuvre de LA FONTAINE un support privilégié. Elles pourraient donc expliquer l'apparition de fables en sabir comme un effet des débuts de la politique scolaire. L'éventualité, plausible, ne peut concerner les textes dont nous disposons. Leur forme versifiée exclut une effective transposition dans un pseudo-sabir par un autochtone et indique une élaboration savante, une réécriture à d'autres fins.

On peut alors, dans cette perspective, penser que "le plus français des poètes", modèle d'élégance, d'équilibre et de raffinement, qui approche au mieux l'idéal esthétique du classicisme, a répondu à un choix stylistique. Qu'il autorisait un effet renchéri de burlesque. Cela présupposait une sensibilité aux poèmes originaux et un marché du sens qui n'ont manifestement pu être ceux de la colonie européenne. On ne relève d'ailleurs nulle part dans les fables en sabir le jeu de parodies érudites.

Faute d'éléments plus précis sur les circonstances de l'apparition de ces fables et les conditions de leur circulation, il est pour l'instant difficile de se risquer plus avant. Nous croyons cependant possible d'avancer une hypothèse à partir de la représentation qu'un texte en sabir nous livre de sa propre mise en jeu.

4.5.

Conte Arabe

La scène se passe dans un corps de garde occupé par
des Tirailleurs indigènes

— Ya oulid Dzaër, fit moi blizir ti raconte moi oun
bil z'histoire, dit un tirailleur nouvellement engagé.

— Oui, Kaddour, ajoute un sergent de tirailleurs
français, raconte-nous une histoire qui fasse rire.

— Quisqui ji conte moi, ji si pas bian barler franci.
— Cela ne fait rien, conte toujours.
— Ti vou qui ji raconte l'hastoire di la chien noir ?
— Oui !oui !
— Y bian, acoute :
Si Djeha il iti joune, tout bitite, sa mir qui lime
boucoup il lui dit un jor ...

Nous ne ferons pas ici l'analyse textuelle de cet extrait et nous n'en retiendrons que les informations utiles à notre interprétation des fables.

Les "contes" conservés mettent en scène des soldats de l'Armée d'Afrique qui comprit des "corps indigènes" dont l'encadrement était français : Zouaves créés dès 1830 et qui prirent le nom de la tribu kabyle des Zouaoua ayant fourni les premiers contingents ; chasseurs d'Afrique en 1831 ; Spahis en 1842. Dans ces troupes de réels problèmes d'intercompréhension se posèrent et les officiers et sous-officiers français n'y furent admis que s'ils justifiaient de la connaissance de l'arabe. La vie militaire réunissait ainsi, dans un espace circonscrit, les conditions d'un maintien du sabir et plus encore de l'apparition de pseudo-sabirs ; les emprunts du français à l'arabe en conservent l'empreinte.

Or, les "bonnes histoires" participent des gaietés de l'escadron et le comique troupiier en est une institution. C'est le cadre dans lequel se place le texte cité. Mais pour réaliste qu'elle soit, l'introduction relève elle aussi de la mise en scène textuelle. Et si certains "contes arabes" paraissent pouvoir provenir d'un fonds algérien, il n'en va pas de même des "contes en Sabir". L'image du narrateur que ces derniers construisent exclut que des autochtones aient pu en être les auteurs. Ce sont les recrues françaises intégrées à ces troupes qui, affublées du turban et du sarouel, ont affabulé sur cet Autre dont elles endossaient les symboles vestimentaires : pour FAIRE LE ZOUAVE , pour "faire l'idiot, l'imbécile, le pitre, le guignol" (ROBERT). Une fois un type de récit constitué, il devenait possible d'en reprendre l'expression linguistique et d'insérer ces imitations parodiques de pseudo-sabirs,

dans le genre populaire du fabliau, du conte à rire en vers. C'est ce qu'a fait un M. MARTIN en reprenant la trame des récits les plus connus en France. Et c'est pourquoi les fables en sabir ne sont pas une parodie des fables de LA FONTAINE, mais une représentation parodique de l'AUTRE, sous le regard et pour le plaisir du MEME, ainsi que le fait déjà la turquerie du Bourgeois Gentilhomme.

Sans y être vraiment péjoré, le narrateur supposé est en position d'infériorité linguistique et par là objet de dérision comme l'illustre par exemple les pataquès : "Mosio Corbeau qui z'iti sor on z'abre ..." Indice probant de la dévalorisation qu'opèrent les fables, dans aucune d'elles n'apparaît de figures de coloniaux et les seuls Européens évoqués sont des "Anglais", eux-mêmes visés par la satire. A l'inverse, le sarcasme visant les autochtones surgit sans cesse ; par exemple dans le jeu de mots fréquemment repris pour morale de l'histoire et qui porte sur la traduction de la profession de foi musulmane : "Il n'y a de dieu que Dieu et Mohamed^{est} son prophète", devient "Barc' qu'Allah il y gran. Mohamed ji profite". Les textes illustrent lourdement la hiérarchie coloniale plaçant en dessous du "Kabyle" le "Zarabe ou Zarbicot" et au plus bas le "Jouif ou Youdi". Ainsi Li corbeau y li chacal est-il l'occasion de prononcer à l'encontre d'un "Jouif" le principe de responsabilité collective que la justice coloniale applique aux "indigènes" ; occasion donc d'une prise de position politique contre l'assimilation de la communauté israélite.

On le voit, la mise en texte de pseudo-sabirs dans la littérature coloniale n'est pas la trace de formes particulières d'intercompréhension, mais prétexte à des discours convenus. Ces fonctionnements ne furent sans doute pas les seuls possibles. Nous n'en voudrions pour preuve que le témoignage d'un élève algérien à qui l'on fit apprendre en 1953 La cigale y la fourmi. Il est peu probable que l'on ait visé une pédagogie des niveaux de langue. Alors ? Souci d'efficacité dans l'inculcation morale et stratégie de condescendance ? Référence à un patrimoine culturel local ? Imposition d'une idéologie linguistique sous l'autorité de LA FONTAINE ?

"Se non sabir, tazir, tazir".

CAMUS : " A ALGER, ON DIT"

5.1. A l'inverse des textes précédents, celui de CAMUS offre toutes les précisions nécessaires à la compréhension de son fonctionnement. Il s'agit d'une "note" placée à la suite d'un essai intitulé L'été à Alger paru dans Noces en 1939 à Alger. Bien que cet ajout ait été publié la même année de façon indépendante dans la "Chronique" de la Revue algérienne, il est utile de préciser l'intertextualité qui le lie à l'essai (11);

L'été à Alger est une célébration de la ville et de ses habitants dont l'originalité est soulignée par un constant contraste à d'autres lieux, d'autres moeurs. Ancrée de manière insistante "à Alger" (5 occurrences), "à Belcourt" (3), "à Bab El Oued" (2), la réalité dépeinte est opposée à celle de "Paris, Prague et même Florence", à l' "ailleurs (des) terrasses d'Italie, (des) cloîtres d'Europe, (du) dessin des collines provençales". Cette affirmation d'identité dans laquelle l'ecritteur s'engage personnellement nous est présentée au travers d'un discours amoureux sur les Noces de "ce pays" (9) et de "ce peuple" (11). Ce dernier n'est pas dénommé, mais la description est celle des quartiers populaires de la ville européenne. L'auteur exalte l'innocence et les élans d'un peuple "né pour l'orgueil et la vie" et qui ignore "la morale du boutiquier". Il illustre son sens de l'honneur:

"J'ai toujours vu autour de moi les visages s'apitoyer sur le passage d'un homme encadré d'agents. Et avant de savoir si l'homme avait volé, était parricide ou simplement non-conformiste, "le pauvre", disait-on, ou encore, avec une nuance d'admiration : "Celui-là, c'est un pirate !"

Le texte livre cinq autres citations de propos de rue, en particulier des locutions idiomatiques. La langue est convoquée pour livrer "l'âme du peuple et c'est ici que s'ente l'addendum.

5.2.

NOTE

A TITRE d'illustration, ce récit de bagarre entendu à Bab-el-Oued et reproduit mot à mot. (Le narrateur ne parle pas toujours comme le Cagayous de Musette. Qu'on ne s'en étonne pas. La langue de Cagayous est souvent une langue littéraire, je veux dire une reconstruction. Les gens du « milieu » ne parlent pas toujours argot. Ils emploient des mots d'argot, ce qui est différent. L'Algérois use d'un vocabulaire typique et d'une syntaxe spéciale. Mais c'est par leur introduction dans la langue française que ces créations trouvent leur saveur.)

Alors Coco y s'avance et y lui dit : « Arrête un peu, arrête. » L'autre y dit : « Qu'est-ce qu'y a ? » Alors Coco y lui dit : « Je vas te donner des coups. — À moi tu vas donner des coups ? » Alors y met la main derrière, mais c'était scousa. Alors Coco y lui dit : « Mets pas la main derrière, parce qu'après j'te choppe le 6,35 et t'y mangeras des coups quand même. »

L'autre il a pas mis la main. Et Coco, rien qu'un, y lui a donné — pas deux, un. L'autre il était par terre. « Oua, oua », qu'y faisait. Alors le monde il est venu. La bagarre, elle a commencé. Y en a un qui s'est avancé à Coco, deux, trois. Mais j'y ai dit : « Dis, tu vas toucher à mon frère ? — Qui, ton frère ? — Si c'est pas mon frère, c'est comme mon frère. » Alors j'y ai donné un taquet. Coco y tapait, moi je tapais, Lucien y tapait. Moi j'en avais un dans un coin et avec la tête : « Bom, bom. » Alors les agents y sont venus. Y nous ont mis les chaînes, dis. La honte à la figure, j'avais, de traverser tout Bab-el-Oued. Devant le *Gentleman's bar*, y avait des copains et des petites, dis. La honte à la figure. Mais après, le père à Lucien y nous a dit : « Vous avez raison. »

5.3. La mise en scène linguistique doit ici être approchée à deux niveaux. Elle concerne une scène de rue citée pour la langue dont usent les acteurs, mais la présentation de ce spectacle est elle-même objet d'une mise en scène textuelle qui retiendra d'abord notre attention.

Il s'agit d'une "note" complémentaire, dont l'intérêt justifie la mention mais qui n'a pas eu accès au corps du texte. C'est ce rapport marginal qu'explicite l'introduction en précisant le statut que le scripteur se donne à son égard. Alors que les exemples intégrés à l'essai sont pris en charge par un JE qui s'y implique, ce dernier apparaît là en recul de la réalité décrite. Le commentaire métalinguistique se veut celui d'un rapporteur neutre et opère une distanciation objective, symboliquement marquée par les parenthèses. La référence à MUSETTE contredit ces apparences car elle impose un rappel biographique. La jeunesse de CAMUS s'est déroulée sur le territoire de Cagayous et par sa condition modeste, par l'origine espagnole de sa mère, il a fait partie du "peuple neuf" d'immigrants dépeint par MUSETTE et dans *L'été à Alger*. Cette référence sans autre précision présuppose d'ailleurs un savoir partagé qui situe la circulation du sens à l'intérieur de la communauté européenne algéroise. Le

discours est bien un discours d'identité qui refuse l'artifice littéraire de Cagayous au nom d'une vérité existentielle mais qui, surtout, s'inscrit dans un tout autre contexte historique. Une biffure est la trace manifeste de cette évolution.

Le manuscrit et le texte de la Revue algérienne portent la précision : "les gens du milieu à Paris ..." ; ils poursuivent le contraste Europe vs Algérie qui parcourt l'essai. En opposant "l'Algérois (qui) use d'un vocabulaire typique et d'une syntaxe spéciale" à ceux qui se contentent "à Paris" d'employer des mots d'argot, la version originale distinguait entre une innovation linguistique et un simple niveau de langue : elle reprenait l'idéologie du pataouète comme signe distinctif à l'égard de la France. La suppression de la localisation efface cette opposition et la dernière phrase de la présentation souligne l'inscription des pratiques langagières dans le cadre français : "C'est par leur introduction dans la langue que ces créations trouvent leur saveur". Le texte cité confirme ce nouveau statut.

5.4. L'emphase et l'exhibitionisme linguistique de Cagayous n'ont plus cours. Les altérations phonétiques (amuïssement - il lui > y - apocope - il > y ...) sont celles du français populaire et la seule occurrence singulière, "darrière" (aperture vocalique exagérée), qui ne figure pas dans le texte de La Revue algérienne, ne paraît pas significative. Les dérogations à la norme syntaxique relèvent également pour une grande part du français populaire oral et surgissent des termes d'argot qui n'ont rien de spécifique (j'te choppe le 6,35, donner un taquet, les chaînes).

Cependant on note des formes déjà recensées d'abondance chez MUSETTE et qui sont plus caractéristiques : inversion (rien qu'un y lui a donné), pronom de renfort (la bagarre elle a commencé), substitution de prépositions (le père à Lucien). Quelques marques plus nettes de pluriglossie apparaissent : des hispanismes (donner des coups, la honte à la figure); un impératif italien "scousa" qui, dans "c'était scousa", signifie "e n'était pas vrai, ce n'était qu'apparence"; une traduction "manger des coups" provenant de l'arabe [kla la:asa] (manger du bâton). Ajoutons à cela l'absolution paternelle finale que fonde une conception de l'honneur viril, donnée dans l'essai pour trait d'une morale originale.

Si la représentation linguistique n'a pas l'outrance qu'elle prend chez MUSETTE, ce n'est pas seulement par réalisme mais aussi parce qu'elle correspond à d'autres conditions historiques et répond à un autre dessein. En 1939, l'intégration des différentes composantes du peuplement colonial à la communauté française a largement progressé, la scolarisation a fait son oeuvre et le pataouète -CAMUS significativement n'use pas du terme - est en passe de devenir résiduel. La colonie a depuis longtemps renoncé à ses velléités d'autonomie et dans son dernier recueil Cagayous poilu (1920), MUSETTE a fait entrer le héros dans le rang. Mais nous ne saurions recevoir pour témoignage de cette assimilation un texte qui reste de l'ordre de la représentation. Le recours à des signes conventionnels du genre policier ("le 6,35, le Gentleman's Bar, les petites") signale une élaboration littéraire que confirme l'existence dans les manuscrits d'un "canevas de même veine, mais plus lesté" (12). Le texte par contre assigne à la langue représentée un nouveau statut. Cette dernière n'est plus que l'expression d'un particularisme dont les marques demeurent internes au Français. Elle n'est plus conçue comme un système linguistique original en émergence, mais simplement comme un dialecte : le français d'Algérie.

Dans cette visée, la figuration de "l'Algérois" par de petits truands héritiers de Cagayous présente l'avantage de confondre dialecte régional et dialecte social et d'effacer ainsi l'idéologie d'autonomisation dont le pataouète était porteur. Le français d'Algérie devient ainsi un niveau de langue et la "NOTE" ne signale plus que des CONNOTATIONS. La mise en scène textuelle est homologue de la mise en scène linguistique.

C'EST MOI QU'ON L'A NOMME LE GARDIEN DU MUSEE

L'Impromptu d'Alger

6.1. En 1938, durant le temps où il écrivait Noces, CAMUS alors journaliste à Alger Républicain rendit compte de Fables Bônoises qui venaient de paraître.

"La saveur singulière de ces apologues ironiques n'appartient qu'à BRUA, et à travers lui au peuple vigoureux des Bagur, des Sauveur et des Salvator ... BRUA est allé chercher le naturel là où il se trouve, devant les jeux chaleureux de la mer et du soleil, et parmi ce peuple harmonieux et barbare où nous reconnaissons nos frères".

Cousins d'Olive et de Marius, Bagur et Sauveur reprenaient la tradition de Cagayous pour "en raconter de bien Bône", en pastiches versifiés (13). Mais c'est par le théâtre qu'Edmond BRUA chroniqueur -comme ROBINET - à La Dépêche de Constantine puis rédacteur au Journal d'Alger connut la notoriété. Son oeuvre principale, La Parodie du Cid, jouée pour la première fois en 1941 à Alger, est une "tragi-comédie en 4 actes, en vers et en pataouète". Bien plus élaborée que les textes déjà examinés, cette oeuvre, où se joue une entreprise d'écriture, appelle une analyse plus attentive. Faute de pouvoir l'engager ici, nous nous en tiendrons à citer quelques extraits significatifs et à en dégager quelques caractéristiques. La tirade dans laquelle le marchand de brochettes Dodièze s'afflige de son honneur bafoué, est le passage le plus connu, sans doute en raison de la lecture qu'autorise la symbolique du bras d'honneur. Gongormatz dit "Le Comte", ancien coiffeur devenu courtier électoral, vient lui administrer un soufflet, plus précisément de le battre avec l'instrument utilisé pour attiser les braises...

SCÈNE IV

DODIEZE, *l'espadrille à la main*

Qué rabbia ! Qué malheur ! Pourquoi qu' c'est qu'on vient vieux ?
Mieux qu'on m'aurait levé d'un coup la vue des yeux !
Travailler quarante ans négociant des brochettes,
Que chez moi l'amateur toujours y s'les achète,
Pour oir un falampo qu'y me frappe en-dessur
A'c mon soufflet tout neuf, qu'il est mort, ça c'est sûr !
Ce bras, qu'il a tant fait le salut militaire,
Ce bras, qu'il a levé des sacs des pons de terre,
Ce bras, qu'il a gagné des tas des baroufas,
Ce bras, ce bras d'honneur, oilà qu'y fait tchoufa !
Moi, me manger des coups ? Alors, ça, c'est terrible !
Çuilà qui me connaît y dit : « C'est pas possible !
Gongormatz, à Dodièze, il y'a mis un taquet ?
Allez, va, va de là ! Ti'as lu ça dans *Mickey* ? »
Eh ben ! ouais, Gongormatz il a drobzé Dodièze ;
Il y'a levé l'HONNEUR, que c'est pir' que le pèze.
Aousqu'il est le temps de quand j'étais costaud ?
O Fernand, je te rends ça qu'tu m'as fait cadeau !

(Il arrache sa décoration.)

Je suis décommandeur du Nitram Ifrikate.

(Il essaie de se rechausser.)

Et toi que t'as rien fait, calamar de savate,
Au pluss je t'arrégare, au plus je ois pas bien
Si ma main c'est mon pied ou mon pied c'est ma main...

6.2. L'originalité de cette parodie burlesque, et beaucoup de son ressort comique, tiennent une fois encore à la langue exhibée dont l'auteur s'est senti dans l'obligation de justifier l'usage. Dès la première représentation, la pièce fut précédée d'un prologue, où, dans un pastiche du théâtre classique, Alcinte et Phileste disputent des offenses portées au "bon goût". La défense vient de rappeler les lettres de noblesse de la parodie et de comparer le "langage du peuple neuf" à "celui de la France encore au premier âge, le Latin de César grogné par les Gaulois" :

PHILESTE

Le français aurait donc même sort en Afrique ?...

ALCINTE

Calmez-vous ! Nous avons mainte bonne raison
Pour ne point trop pousser cette comparaison.
L'auteur que vous blâmez se monte un peu la tête
Mais non point dans le sens que votre esprit lui prête.
Il veut précisément limiter le dégât
Et d'une haute idée il se croit le légat.
Il pense qu'une langue à ce point admirable
Qu'elle a donné *Le Cid*, *Andromaque* et les *Fables*,
Est un fleuve sacré qui ne peut dériver
Si les troupeaux épars s'y viennent abreuver.
Il prend pour les séduire une voie indirecte,
Ajoutant du lexique au pseudo-dialecte,
Mélant le pataouète avec le cagayous
Et faisant l'eau venir à la bouche de tous.
S'il use du jargon, c'est pour le mettre en farce,
Car d'un pur classicisme il s'est fait le comparse,
Et s'il semble brûler des maîtres adorés
Il les révèle à ceux qui les ont ignorés.
Alors, tant il est vrai que le rire désarme,
Cette étrange méthode opère comme un charme.
Tous boivent l'eau du fleuve et notre champion
Se prend pour Saint Michel terrassant le Jargon.

Ces précautions oratoires visent à se dégager de l'idéologie autonomiste qu'a véhiculée le pataouète. Non seulement celui-ci ne saurait détourner de son cours "le fleuve sacré" de la langue nationale, mais il en est un affluent puisqu'il constitue, par antithèse, une pédagogie des belles lettres. Les hommages à MUSETTE et à NITRAM truffent pourtant le texte et l'on y retrouve, adaptés, les ethnotypes mis en place dans Cagayous.

6.3. Le "Francao" a pour représentant un député envoyé de Paris; en dépit de son titre de "Monsieur", cette figure du pouvoir n'est jamais certaine de son autorité et c'est en "français naturel" qu'elle exprime son insécurité linguistique :

Monsieur FERNAND

Eh bien ! jeune homme, eh bien !
D'abord, vouvoyez-moi, si ça ne vous fait rien !
Vous perdez le respect... Mais je pardonne à l'âge
Et chez un électeur j'excuse ce langage.

(A lui-même)

Ce pays, comme on dit aux Délégations,
Ce pays, entre tous terre d'élections,
Ce pays, qui de moi fit son parlementaire,
Me parle... et c'est l'Afrique avec tout son mystère.
Chaque mot, chaque geste a l'air d'être indécent.
Peut-être n'est-ce là que l'effet de l'accent,
Mais, ne comprenant pas, j'en reste aux conjectures,
Avec l'impression qu'on m'a dit des injures...

L'évocation du Cid Campeador ne pouvait aller sans celle des Maures. Mais ce sont "les morts" que Roro combattrait pour s'assurer de leurs voix dans une macabre histoire d'escroquerie électorale. Le jeu de mots efface le rappel d'un affrontement historique qui eût trouvé une trop risquée correspondance dans la réalité contemporaine. Celle-ci demeure néanmoins présente à travers l'évocation de l'institution que fut la fraude électorale dans l'Algérie coloniale et dans la mise à l'écart des "indigènes". Ces derniers apparaissent pourtant dans les personnages de "Fatma, femme de ménage" et de "Ali, petit commissionnaire". La distribution respecte l'ordre colonial tout comme le fait la mise en scène linguistique en recourant au sabir :

FATMA

Ya Madam', ti'as rison. Moi ji souis rian qu'la bonne.
Tojors ji trovi bian ça qu'y fir' la patronne.
Li mon diou il ist grand, l'arabe y sont pitits.
La mauresque y travaille, y doit pas discuti.
Ti'as parli comme y faut. Ti cass' pas ton la tête,
It biantôt c'ist fini la soz' qui vos embîte.

Le sabir fonctionne ici comme trait distinctif en regard du pataouète, mais il n'est pas une péjoration dans la mesure où tous les personnages sont objets de dérision. De plus les rapports entre employeurs et domesticité sont ceux de la Comédie de boulevard. Un comparse secondaire enfin, "Ayache, agent électoral", assure une figuration toute formelle de la communauté juive. Au milieu de ce petit monde, les principaux personnages se chicanent et se tabassent en vertu d'un sentiment exalté de l'Honneur. Roro, le matamore, triomphera pour devenir "Le Roi de Bablouette et la terreur des morts". Les ethnotypes mis en place dans les premiers textes en pataouète sont donc maintenus en scène et demeurent dans le cadre d'une idéologie coloniale. Mais le discours indépendantiste qui avait motivé leur naissance est effacé tout comme le discours colonialiste dominant. Les ethnotypes sont désormais entièrement de l'ordre de la convention.

6.4. La représentation linguistique affiche la même évolution. En comparaison de la "tchatche" de Cagayous, le pataouète de La Parodie use d'un inventaire d'écarts plus réduit. Le fait se repère en particulier au plan syntaxique où les contraintes de la versification imposent un plus grand respect des normes. Le lexique révèle un rééquilibrage des emprunts au profit des italianismes et une incidence plus forte de l'arabe. Mais l'essentiel est ailleurs ; dans l'absence d'innovations, dans la perte de la créativité linguistique en dépit de trouvailles d'écriture. C'est un état de langue reconnu pour daté et détaché des réalités présentes. Renonçant à l'illusion réaliste, le récit s'assume comme fiction et la mise à distance formulée dans le prologue se conforte d'un recul temporel : une mention préalable situe l'action sous la III^e République.

Cette pétrification n'a pourtant pas été un obstacle à l'efficacité de la spectacularisation identitaire. Le texte, réédité une dizaine de fois, a même promu un genre théâtral qui s'est prolongé dans les succès des démêlés de La Famille Hernandez. Mais l'audience de ces productions s'est limitée au groupe humain qui venait y chercher une image de lui-même, qui pouvait y retrouver une parodie de soi. La mise en scène linguistique indique que cette projection identitaire de la colonie européenne ne se concevait plus en 1941 qu'en tant que régionalisme, au travers de formes figées, folklorisées. Qu'elle était déjà une reviviscence, bientôt une nostalgie. La dernière pièce d'Edmond BRUA, On s'explique (1945) montre Dodièze et Gongormatz, vieillards chenus ressassant leur passé qui, pour

finir, s'en vont assister à une représentation de la Parodie du Cid. Le temps se boucle et le rideau s'ouvre sur une conclusion chère à Cagayous : "l'histoire, elle est finie". La pièce de théâtre est devenue pièce de musée.

REPERES

7.1. Au terme de cette première approche, est-il possible de tirer quelques conclusions ? Avant de nous risquer à le faire, il convient d'en marquer les limites.

En premier lieu, l'échantillonnage retenu ne saurait être pris pour un corpus représentatif de la littérature coloniale en Algérie. Les raisons du choix tiennent, on l'a dit, à la reconnaissance de ces textes par la colonie de peuplement ; ce choix est le sien. Mais il existe bien d'autres mises en texte de la pluriglossie qui visent à d'autres fins. En outre la sélection des extraits relève de la responsabilité de l'analyste et reste sujette à contestation.

En second lieu, l'examen de textes a priori méconnus imposait le rappel de leurs conditions socio-historiques de production et de fonctionnement. Ces développements nous ont conduit, dans le cadre d'un article, à renoncer aux analyses textuelles plus fines initialement envisagées et mettant en oeuvre les outils de la praxématique. Nos remarques se situent donc au niveau encore général d'une première investigation. Elles se résument en quatre points.

7.2. Les représentations des situations de pluriglossie dans la littérature coloniale (mais le constat vaut pour d'autres productions textuelles) ne peuvent constituer des documents linguistiques immédiats. En raison bien sûr des insuffisances du témoignage au regard des exigences de la collecte scientifique ; et surtout parce que l'inscription littéraire des pratiques langagières étant de l'ordre de la représentation, elle est l'expression d'une idéologie linguistique. C'est à ce titre qu'elle est un "reflet" du réel. On peut, en paraphrasant la définition althusserienne de l'idéologie (14) dire que "dans la conscience linguistique est

représenté non pas le système des rapports linguistiques réels, mais le rapport imaginaire des individus aux rapports linguistiques réels sous lesquels ils vivent". Ce sont des rapports sociaux qui se lisent dans des mises en textes qui d'une part valorisent le "petit-nègre" des petits blancs, le "pataouète", et ridiculisent le "charabia" des autres.

7.3. Dans l'effacement des conditions des échanges oraux qu'elle prend pour modèles, la représentation écrite des situations de pluriglossie opère une abstraction par laquelle elle fige le dynamisme et la variété des pratiques réelles. De l'instabilité, de l'extrême diversité individuelle des pseudo-sabirs, le passage à l'écrit propose une représentation qui en est une résultante approximative, une moyenne. Et ce passage qui est celui de la parole à la langue, du processus productif vivant au système -SAUSSURE l'a expliqué- est la construction d'un objet ; objet théorique de la linguistique dans une démarche scientifique ; objet idéologique dans une représentation littéraire.

C'est par l'élaboration d'un lexique, le choix récurrent de certaines constructions syntaxiques, l'homogénéisation des altérations phonétiques que ROBINET, procédant à une normalisation, a proposé son illustration du pataouète. La construction était motivée par un sentiment identitaire qu'elle a contribué à promouvoir car celui-ci pouvait, dans le miroir du texte, trouver son objectivation. Ce fut la raison du succès de Cagayous. Un discours officiel explicite ce fonctionnement. En 1930, lors des festivités pour le Centenaire de la Conquête de l'Algérie, le Recteur de l'Université d'Alger tirait ainsi argument du texte pour célébrer le "peuple neuf" : "Quelques-uns de ceux qui ont pris plaisir à Cagayous, lui reconnaissent des mérites surtout philologiques. On y trouve noté, en effet, avec une fidélité admirable, un dialecte en formation". En tenant pour réalité linguistique sa représentation littéraire, l'hommage savant boucle l'artefact. Il prend pour preuve de son propos le résultat d'une élaboration régie par la même visée. Il confirme du même coup le projet qui supportait la création du personnage et de sa langue : figurer un créole au double sens, étymologique de criolo (blanc né aux colonies) et linguistique de système autonomisé. La langue de Cagayous est bien une abstraction de l'écrit investie d'idéologie.

7.4. A l'inverse d'un effort d'intercompréhension dont les mixages seraient la trace, ce sont des conflits qui s'impriment dans les mises en textes de la pluriglossie. La représentation linguistique y est d'abord exhibition de différences qui sont essentialisées et cristallisées en ethnotypes.

Un des effets de cette essentialisation est de projeter l'histoire en Destin, sous les espèces de l'idéologie coloniale. Une autre retombée en est l'éternisation des types créés et la pérennisation des idéologies linguistiques qu'ils incarnent. Lorsqu'en 1930 le Recteur d'Alger discourt, ce n'est pas de "formation d'un dialecte" mais de disparition dont il faudrait parler. Et c'est l'essentialisation qui permet de maintenir en 1982 l'affirmation identitaire en la projetant, contre toute évidence, dans la même symbolisation linguistique : "L'Algérie de papa elle est morte, y paraît, mais le pataouète c'est une langue vivante, grâce à Dieu !" (15).

7.5. Toutes les mises en scène de la pluriglossie dans la littérature coloniale que nous avons examinées s'inscrivent dans des genres comiques : blague, bouffonnerie, burlesque, farce, parodie ... Ces transpositions sont assurément un contournement des tensions du réel dont une figuration réaliste ferait de la comédie une tragédie, de la saynète un psychodrame. Il y a, croyons-nous, une raison plus décisive.

Le marché du sens sur lequel circule la production littéraire coloniale est sous la domination écrasante des valeurs métropolitaines. Une forte et constante intertextualité en témoigne (Gavroche, La Fontaine, roman policier, théâtre classique pour les exemples proposés). Par rapport aux modèles de la littérature auxquels elle se réfère, la littérature coloniale est en position de subordination. Elle reproduit une relation d'assujettissement dont l'historien constate l'effet : "Chez les Européens d'Algérie s'est affirmé un durable complexe d'infériorité vis à vis de la Métropole dont la manifestation compensatoire la plus curieuse mais la plus nette était l'affirmation outrancière de l'originalité et de la supériorité des choses et des hommes d'Algérie" (16). Mais les valorisations inhérentes à l'affirmation identitaire se heurtent à l'impossibilité de les faire valoir sur le marché officiel métropolitain, lequel s'impose, reconnu et intériorisé, même lorsqu'il est contesté. La contradiction est alors résolue par le rire.

Faisant de nécessité vertu, Cagayous tente de placer les valeurs d'une contre-culture dans une bâtardise et une vulgarité revendiquées. Il n'en demeure pas moins assujetti par antithèse. Pas plus qu'il n'y a eu autonomisation politique et linguistique, il n'y aura constitution d'un marché indépendant. La marginalité sociale et textuelle de la citation de CAMUS et l'auto-dérision que développe La Parodie du Cid sont les marques manifestes de l'imposition admise du marché linguistique métropolitain.

NOTES

1. P. BOURDIEU. Sociologie de l'Algérie, PUF, 1963, p. 116.
2. E. FROMENTIN. Une année dans le Sahel. Paris, Le Sycomore, 1981, p.46.
3. P. PEREGO. Les Sabirs in A. MARTINET, Le langage. Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1968, p. 600 .
4. Nous reprenons ici la matière d'une communication, Un essai d'élaboration identitaire en société coloniale : Cagayous, présentée au Symposium international sur la production d'identité : Sommières, 1985. Les références historiques sont tirées de la thèse de Ch. R. AGERON, Les Algériens-musulmans et la France, 1871-1919. PUF, 1968. Une approche globale de la formation discursive coloniale a été présentée par H. GOURDON, J.R. HENRY, F. HENRY LORCERIE, Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie. Revue Algérienne des Sciences Juridiques Economiques et Politiques, Vol. XI, n°1 Mars 1974, Alger.
5. Le "nous autres" vient à l'évidence de l'espagnol "nosotros". Mais en actualisant le praxème français "autre", cette transposition introduit la production de sens supplémentaire d'une explicite altérité. C'est bien ainsi que les locuteurs l'utilisaient et que l'ont compris leurs interlocuteurs français.
6. Cette désignation est ici anachronique car le terme ne circulera qu'à partir de la seconde guerre mondiale.
7. P. AZOULAY La nostalgérie française, Eric Baschet, Paris, 1980, p. 42 .
8. J. GARMADI. La sociolinguistique, PUF, 1981, p. 169 .
9. . PEREGO. Les Sabirs, cité, p. 603 .
10. Fables de Kaddour, Africa Nostra, Montpellier, 1981.
11. L'ensemble des informations relatives à la publication de ce texte sont tirées des Commentaires, notes et variantes de R. QUILLOT accompagnant l'édition des Essais dans La Pléiade. Gallimard, 1965.
12. R. QUILLOT. op. cité, p. 1360.
13. Cf A.P. LENTIN El Cid, portrait d'Edmond BRUA in Les Pieds Noirs, Philippe Lebaud, Paris, 1982.
14. L. ATHUSSER. Idéologie et appareils idéologiques d'Etat in Positions Editions sociales, 1976, p. 101 .
5. R. BACRI. Le pataouète in Les Pieds Noirs, cité p. 89.
16. R. AGERON. op. cité p. 570 .